

LE JUIF ERRANT.

CONTES POUR LES GRANDS ENFANTS.

I.—LA MAISON DU VICOMTE PAUL.

On n'avait pu emmener Paul au grand dîner de la préfecture, quoiqu'il fût vicomte et très-certainement le plus important personnage de la maison. Il n'était invité ni au grand dîner ni au grand bal qui devait suivre le grand dîner. Voilà la vérité : Paul n'appartenait pas encore à cette catégorie de vieux bambins qui dînent et qui dansent à la préfecture.

Il allait prendre ses onze ans, le vicomte Paul, à la Noël. C'était un magnifique gamin, rieur et fier, qui vous regardait bien en face avec ses longs yeux de femme : des yeux d'un bleu profond, pleins de tapages et de caresses. Il était grand pour son âge, élané, gracieux : il montait supérieurement son cheval : Little-Grey, le plus joli poney de la Touraine. Son précepteur, l'abbé Romorantin, lui avait appris l'orthographe, mais pas beaucoup, et Joli-Cœur, le vieux hussard, lui montrait à tirer l'épée. Paul parlait déjà de tuer tous les Anglais de l'Angleterre ; cependant les Anglais ne lui avaient rien fait encore ; il ne connaissait pas sir Arthur !

Il voulait tuer tous les Anglais, parce qu'il était Français. Joli-Cœur admettait la solidité de cet argument. Joli-Cœur, lui, détestait les Anglais, parce que ce sont des *Angliches*, parlant très-mal le français et nés en Angleterre.

M. Galapian, homme d'affaires du colonel comte de Savray, le père du vicomte Paul, méprisait les opinions politiques de Joli-Cœur. Il disait que l'Angleterre est à la tête des nations, et qu'elle offre au monde, c'était sa phrase, " le beau spectacle d'un peuple libre ! "

Mais le vicomte Paul répondait : tais-toi, monsieur l'Addition. Les Anglais donnent le fouet à leurs soldats !

Vous jugez bien qu'il y avait du Joli-Cœur là-dessous !

Le vicomte Paul appelait Galapian monsieur l'Addition, parce que cet homme d'affaires, vendu aux Anglais, essayait vainement de lui apprendre l'arithmétique de M. Bezout, approuvée par l'Université.

Mme Honoré, ou plus simplement Fanchon, bonne personne du pays de Lamballe, en Bretagne, faisait aussi partie de la maison du vicomte Paul, en qualité de nourrice. C'était un simple titre. Louise de Louvigné, comtesse de Savray, belle et bonne comme un ange, avait accepté tous les devoirs, avait eu toutes les joies de la maternité. Le vicomte Paul, heureux enfant, n'avait jamais eu que le sein de sa vraie mère.

Mais Fanchon l'avait bercé. Fanchon l'aimait follement et le gâtait à faire plaisir. Fanchon

savait chanter des centaines de complaintes. En outre, dans cette noble et riche demeure, pleine de tableaux de maître, Fanchon était la seule qui possédât des images à un sou bien plus jolies que les précieuses toiles.

Après Fanchon, il y avait encore Sapajou, le petit groom ; une moitié de singe.

Et Lotte, la protégée de la comtesse Louise.

Celle-là était une jolie créature, triste et douce, mais... on l'appelait la fille du Juif errant.

Pas devant les maîtres.

II. - LES PARENTS DU VICOMTE PAUL.

Done, la petite mère du vicomte Paul avait nom Louise. Elle était la filleule du roi Louis XVIII. Le petit père du vicomte Paul, le colonel comte Roland de Savray, commandait le 3e hussards en garnison à Tours. Il avait trente-cinq ans ; sa femme avait vingt-six ans. Ils étaient beaux tous les deux et dépensaient noblement une fortune princière.

On disait par la ville, car les gens heureux sont entourés de jaloux, que, la veille de son mariage, M. de Savray était un sous-lieutenant de cavalerie, pauvre d'écus, mais riche de dettes, et grand joueur de bouillotte.

On ajoutait que la fortune de Louise, la filleule du roi, était plus brillante que solide. Ses fermiers vivaient on ne savait où.

Ces gens qui vont partout chuchotant des bavardages de mauvais augure, disaient même que ce petit vicomte Paul, élevé comme un prince, pourrait bien un jour rabattre son orgueil.

Et, chose singulière, le nom de Lotte se trouvait mêlé à ces pronostics de l'envie qui se venge. Pourquoi ?

Lotte était dans la maison par charité.

III.—COMMENT LE COMTE ET LA COMTESSE DÉSOBÉIRENT A LEUR FILS UNIQUE.

Le vicomte Paul n'étant pas invité à la préfecture, on avait dû le laisser à la maison. Ce n'était pas une mince affaire. Le vicomte Paul n'aimait pas qu'on s'amusât sans lui, et il était un peu le souverain maître dans cette opulente villa qu'on avait louée tout exprès pour lui et qui dominait, du haut de ses terrasses fleuries, le large fleuve, la levée, la ville, le lointain des vastes forêts : toute l'admirable campagne tourangelle.

L'air valait mieux ici pour le vicomte Paul. Il faut toujours tromper les tyrans. Les corymbantes chantaient et dansaient dans l'île de Crète pour empêcher Saturne d'entendre les cris de Jupiter enfant. A l'heure où la voiture attelée vint